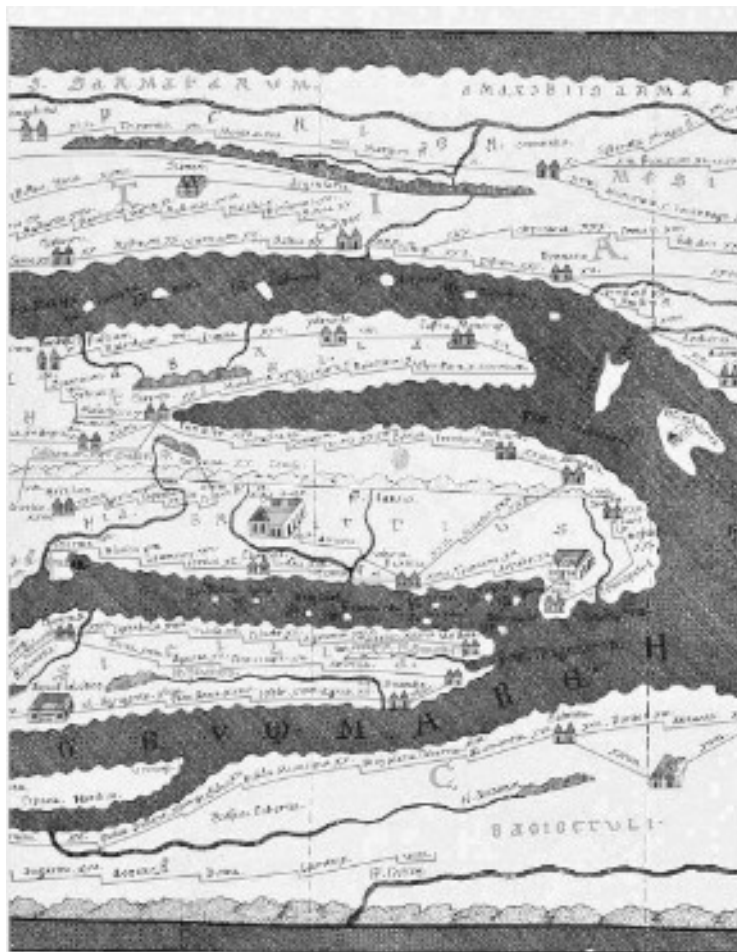


Camille Contrais

Contes & légendes de Funaire, de la Hantanie et du Congoin



**Un roman en seize poèmes du Groupe Surréaliste
du Radeau**

Les Presses du Radeau

11 août 2021, pour l'édition originale

13 août 2021, pour l'annexe

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : fragment de la *Table de Peutinger*

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Avant propos

Les Presses du Radeau ont déjà mentionné à plusieurs reprises dans l'appareil critique de telle ou telle plaquette (*Le Pays Aventureux*, 2020, *Les Quarante voyages de Jacques et Amélie*, 2021), les légendes populaires qui traversent de manière récurrente l'œuvre poétique et artistique du Groupe Surréaliste du Radeau.

Avant de fomenter le G.S.R. avec quelques camarades de luttes et par la force des choses de classe (dans tous le sens du terme ?), dont sa comparse Zoé Péquemar, dans le sillage des grèves lycéennes de 2006, la poétesse et dessinatrice Iris Jouanne a été une enfant en proie à l'ennui (la meilleure huile sur le feu de l'imagination, c'est bien connu) dans la petite ville nordiste de Funaire, et découvrant avec émerveillement les légendes populaires d'une petite ville homonyme d'Ardèche. Ainsi de la Hantanie, ce pays de Cocagne qui se pare parfois d'un voile sombre. Ainsi du Congoin, ce monstre, cette bête fabuleuse, dragon peut-être, qu'occis en l'An de Grâce 1277 le baron Hubert de Vaufort...du moins selon la légende « historique » qui présente le mieux dans les brochures touristiques, car la fable populaire s'est montrée plus imaginative.

Ces contes ruraux peuvent sembler frustes à des lecteurs blasés par la poésie de Breton et de Péret. Mais c'est compter sans l'*Alchimie du Verbe* décrite par Rimbaud

dans *Une Saison en Enfer*, ou comment des histoires les plus sottes naissent les visions les plus grandioses...et que dire, cachées entre deux sottise paysannes, des histoires les plus brutes, celles qui puisent au terreau de la nuit des temps ?

Les légendes de Funaire s'étaient déjà teintées d'or dans certaines œuvres contemporaines : les contes de tradition plus littéraire de Lucile Pairault, et les films d'épouvantes plus ou moins expérimentaux d'Oriane Debeurme...la grande Oriane Debeurme qui serait plus tard, pour Iris devenue femme, le grand amour de son existence.

À travers elles, pour le Groupe Surréaliste du Radeau *alias* Camille Contrais, Funaire, la Hantanie et le Congoin ont dévoilé et dévoileront encore leurs plus flamboyantes faces cachées.

Contes & légendes de Funaire, de la Hantanie et du Congoin

Funaire : ses tours de cristal de sang des taupes, ses murs tapissés de peau d’ocelot ou de lemming, ses canaux bouillant du feu du monde cuisant comme le pain depuis la nuit des temps gaulois sous la plaine d’herbe noire, ses grandes toitures d’orages par-dessus ses halles où l’on vend tous les fruits des quatre hémisphères et des quarante-cinq pôles, des plumes d’autruches et d’aras charbonneux, ces plumes qui pâlisent sous les doigts des couturières, et des épices du pays de Pount, des étoffes de la Chine des Ming, du thé rouge issu du pis des chèvres dorées des Highlands, Funaire avec ses kiosques à musique pour le big band des criquets, ses avenues semées de chrysanthèmes géants caressant le ciel d’automne et seulement les nuées d’orage d’été, semées d’échoppes de teinturiers qui ne travaillent que la soie et de vendeurs de dents, je n’ai pas dit arracheurs, Funaire et ses places de fougères inextricables où l’on avance à la machette, ses océans clairs comme l’air sur et sous le sable, ses grèves sculptées dans un seul et immense coquillage, son atmosphère de roseau, son propre soleil dont le feu vert comme l’herbe des Alpes éclipsent ensemble tous ceux qui se sont jamais levés sur la steppe sibérienne ! Je chante ta gloire, ô Funaire, c’est toi que je cherchais par l’infinité des déserts infinis, le transfini des contrées algébriques qui te séparent de mon pauvre monde, cette paillasse du dieu-cafard ! Je te salue, ville aux mille

têtes de colibris d'airain, cité de la poésie écrite dans le miel, la meilleure qui soit depuis celle du goudron !

Le Congoin fut sculpté dans le corail rouge et vert de Méditerranée, pétri dans la mie du premier pain de Galilée, et mis bas par la biche aux bois de buis qui régnait sur les hardes pléistocènes : ce furent ses trois naissances, il n'en faut pas moins pour un être d'exception voué à se lover autour de la queue des anacondas pour leur sommeil d'hiver.

La Hantanie commence là où finit le bananier et où la mangue ou la pastèque se confondent avec la crevette de Chine, cette cannibale des mers de l'ouest asiatique.

Au pays de Hantanie, près du moulin sculpté dans le sucre d'un seul bloc, de sorte que seul le vent issu des yeux verts du dieu-kangourou australien en tourne les ailes, dans les villages par bouquets de sept de Hantanie, dans ses campagnes d'os de bélemnites, ses forêts où poussent les ammonites au lieu de noix et les scaphandres de mosaïque bleue au lieu de pommes sûres, j'ai vu le lion étranglé par l'agar-agar sur l'autel des Tropiques, dieux-jumeaux barbares dont les griffes de vampires enserrent la terre, car c'est ça, le Cancer et le Capricorne, j'ai vu l'air bleu roi du crépuscule rentrer dans le sac du berger Bochiman dont c'est la bergerie des vents, les sangsues prendre la relève pour empêcher de leurs baisers tout ce qui vit sous le ciel d'étouffer, et les oliviers pousser plus vite pour ne pas que sans air le ciel s'écroule, récitant mille prières védiques avant l'aube, quand la hache du moustique qui est seul de son espèce en Hantanie les abattra pour ne pas qu'ils étouffent l'univers. Au pays de Hantanie, j'ai vu la fleur de café qui pousse sur le dos de cuir de son ciel, la pomme qui se jette sur le passant, l'étouffe et le dévore, j'ai vu le coquillage qui sert de palais à tous les exilés chinois et cambodgiens depuis les Song jusqu'à la guerre contre les limaces montagneuses au dos de pierre hérissé d'antennes de bambous, ce coquillage pourtant pas plus grand qu'une tente d'alpiniste quand on le voit du dehors, au pays de

Hantanie j'ai vu les cavernes dont chaque mur est visible si on les regardent à travers la rivière, ténébreuses quand on y grimpe par la montagne aux bois de caribous comme une forêt, et là dans cette caverne je trouvais ce que je cherchais, le coffre fait d'une huître dont la coquille ne s'ouvre pas et doit être brisée, et dedans, sur le jaune d'œuf velu comme des perches à filets à Dieppe, emballé dans une peau d'éléphants de mer, que vis-je ? Damnée soit la fée éléphantique qui me le fit oublier.

Funaire n'a que des caves et pas de ciel, dit le barde
grillon du Causse.

Funaire est faite de la brume verte dont on tisse la Mer
d'Aral, de brume verte comme fougère entre ses murs
d'herbes à claire-voie, prétend le roi des bandicoots.

Funaire n'existe que dans le rêve de la première
perle et le délire de fièvre de la dernière, affirme le roseau à
tête de coati qui pousse sur les berges du fleuve limousin.

Qui croire ? Mais la fourmi d'automne, bien entendu.

Les statues d'albâtres à la semblance de la Vénus de Milo, mais qui n'en diffèrent que par le sens de la chevelure aux arborescences molles, ne se trouvent qu'en Hantanie de l'ouest. Pour les tableaux du même artiste, célèbres pour n'être peints qu'à la gouache dorée, voyez à l'étage supérieur, le palier aux trois balais et aux deux cactus, porte onze.

Funaire fut fondée par les Olmèques sur le cadavre d'un héron ou d'un hérisson, selon le rêve des hiboux, dit un historien. Tel autre la dira née du sang menstruel de la déesse lune elle-même sur les roseaux de Rome, quand elle passa par le ciel en une heure. Les deux versions sont peut-être vraies, sur chaque tranchant du fil de l'air.

Dans les forêts de Hantanie ne poussent que l'avoine de pauvres, celle qui les rend riches comme la Mer des Vareuses après trente ans de ce régime, et aussi jeune que des poulains. Un peu de cornaline en poudre, et c'est réglé : elle se trouve au marché de minuit, le marché secret des marmottes alpines sur les places des villages où ne mènent aucune route. À peine le prix d'une feuille de sauge, sauf en cas de krach boursier.

Le Congoin est un animal amphibie qui sait en outre nager dans les nébuleuses dès qu'il s'agit de chercher des vers de poudre bleu et des insectes aux ailes vertes, qui font son ordinaire dé que l'herbe de chair humaine, fille de la mandragore, vient à manquer.

Le Congoin ne mange que des huîtres vertes, car on est dimanche.

Héraclès, Alexandre le Grand, Napoléon et Orphée le Chauve, Duc des Marais Salants, arrivent à Funaire. C'est une blague ? Non, juste le chant des fourmis-lions quand on leur tond la laine rousse.

Le riz mexicain est meilleur que le foin vietnamien pour nourrir le Congoin, car son estomac et de verre et éclate facilement, et c'est toute une histoire ensuite pour réparer la créature.

Le Congoin, le monstre au squelette épineux dont le dos est le ciel, trébucha sur une souche qui devait être d'un manguier et ce fut la fin du monde, qui ne s'en releva qu'au Débarquement de Normandie, si j'en crois mon grand-père arboricole.

La Hantanie s'arrête sur le rebord des draps où
reposent le Bon Dieu et la Sainte Vierge, des oranges
d'Espagne pour oreiller.

Le Congoin ? Mais c'est cette créature à la chevelure de corail, aux yeux invisibles qui voient en même temps tout ce qui se passe dans les abysses des sept mers (les danses sur leurs grèves, il en sent le parfum de chèvre végétale), à la chair de mollusque sur des os de crevette vertébrée, aux dents de loups et aux pattes de verre pleines de compost odoriférant, celui dont seuls les génies romains apprécient le parfum, trop exquis pour les mortels ! Oui, c'est un ami à moi.

La frontières de la Hantanie s'arrête aux portes de feutre blanc de titane qui sépare l'air blanc comme l'os de l'air carmin, ce qui empêche la même frontière de faire le tour du pays : celui-ci serait-il infini ? Les policiers qui règlent la migration des saumons ne pourront longtemps le tolérer, à moins qu'on ne les corrompe d'un brin d'anémone pour leur boutonnière.

Annexe

La Ballade du Congoin

(Traditionnel)

Les lecteurs de la précédente plaquette des Presses, *Les Quarante voyages de Jacques et Amélie*, ont pu découvrir en annexe de son édition augmentée (Les Presses du Radeau, 2021), la chanson *La Pluie pour murs, les étoiles pour toiture* du groupe A Child Founded in the Woods, la formation folk de Tristan Louvienne et Anaïs Aubrande. Dans le même genre d'omission impardonnable, eut égard à leurs archives, que les Presses ont à cœur de réparer, cette autre joyau dans le répertoire du groupe folk qu'est *La Ballade du Congoin*, contrairement à la précédente rengaine, est une authentique chanson populaire, récoltée à Funaire par Lucile Pairault, la meilleure chanteuse de sa ville natale, qui l'avait entendue dans son enfance, dans les années soixante, de la bouche de son arrière-grand-mère. Plus tard, après que Lucile et Oriane aient ouvert par les arts et la littérature le chemin que suivrait la science, Lison l'historienne des mythes se ferait une joie de commenter ce *conte-type* qui n'est pas seulement éloigné de la vulgate « historique » (la plus présentable aux touristes, vous l'aurez compris) du combat légendaire, mais également trop rare et localisé pour être vraiment ancien, pouvant même être une invention de l'aïeule de Lucile...ce qui n'empêche pas son univers de baigner dans une pensée magique hors de toute mémoire, plus étonnante peut-être dans une réinvention récente, et dont les Presses vous laissent apprécier le sens poétique, quels que soient votre culture historique ou son absence, qui n'ont aucune espèce d'importance.

HUBERT DE VAUFORT :

Ô Congoin, noble ami, toi le magnifique
Si nous parions ma vache d'or et ma chèvre d'argent
Sauras-tu me ramener les sabots de Dieu ?

LE CONGOIN :

Par ma magie, ce me sera facile
Me voici retour en les terreuses îles
Mon père, ma mère, comme il m'est pénible d'être ici !
D'en haut votre jour semblait l'eau noire au fond d'un
puits
Mon père, ma mère, Dieu m'a laissé m'enfuir
Ses sabots il m'a laissé lui ravir
Il m'a laissé vous conter ma victoire

HUBERT DE VAUFORT :

Ô Congoin, toi ardent comme feu, toi clair comme
givre
À vache d'or, chèvre d'argent, j'ajoute jument de cuivre
Sauras-tu me ramener le chapeau du Diable ?

LE CONGOIN :

Par ma magie, ce me sera facile
Las ! Ne pourrais revenir en nos îles !

Mon père, ma mère, comme voudrais revenir en vie !
Dans la nuit des morts votre jour semble l'œil d'un
puits

Diabie ne me laissera point revenir
N'a permis qu'à cette stèle de terre surgir
N'a seul permis que vous oyez mes pleurs

